

Boucher. Je les joue contre cinquante mille francs.

Les tableaux étaient fort beaux. Il perdit encore la partie. Pas une émotion n'avait passé sur son visage.

— Comme dernier enjeu, dit-il à son terrible partenaire, voilà mes tapisseries des Gobelins; elles me coûtent soixante mille francs. Je vous les joue contre cinquante mille francs.

— A vos ordres, mais vous allez perdre.

— Tant mieux pour vous.

On joua ce dernier coup, tout aussi fatal que les autres au comte de Kaszick.

— Si j'étais à votre place, savez-vous ce que je ferais? lui dit un de ses amis. La Seine est tout près d'ici : j'irais me jeter à l'eau.

— Mon cher, vous n'êtes pas brave; j'en ai vu bien d'autres, moi qui ai été condamné à mort et exilé en Sibérie parce que je m'étais rappelé que j'étais Polonais.

Et il se mit à chanter la *Varsoviennne*.

VII

HENRI MURGER BATTU ET CONTENT

I

Henri Murger n'était ni épique, ni théâtral; rien en lui n'indiquait le chef de la bohème. Il ne se mettait jamais en avant, mais il dominait ses camarades par son esprit original. Vrai gamin de Paris littéraire, il était la ressource des journaux moqueurs : *le Corsaire*, *le Figaro*, *le Journal pour rire*. On aurait dû recueillir ses sarcasmes. Il lui arriva quelquefois de faire le beau parmi les grisettes, les dernières grisettes; mais le plus souvent

il se contentait de faire de l'esprit. D'ailleurs, il n'eut jamais assez d'argent vaillant pour pouvoir éblouir son monde. Tout en ne croyant pas aux lendemains des poètes, il veillait en bénédictin, aimant la tabagie, mais aimant l'étude. Il était l'ami de tout le monde, des femmes comme des hommes. Théodore Barrière, qui mit en scène la *Vie de Bohème*, lui avait prédit d'autres succès.

Henri Murger me donna le *Bonhomme Jadis*, pour le Théâtre-Français, mais il ne me donna point sa grande comédie promise : *les Femmes du siècle*, qui promettait beaucoup de gaieté dans beaucoup d'esprit.

Tout le monde sait l'histoire de Murger avec Mimi et Musette, mais on n'a pas conté son roman d'un jour avec Hortensia, plus connue sous le nom de Zozo. Cette Zozo, très belle créature, n'était nullement parente du peintre Achille Zo, peintre distingué qui eut son heure, il y aura bientôt un demi-siècle. Cette Hortensia Zo fit quelque bruit en son beau

temps, surtout quand on parla de son départ pour Moscou, où elle faillit épouser un prince moldave. Pourquoi pas ? Elle était assez belle pour cela.

Le poète de la *Vie de Bohème* était de ceux qui croient que la poésie est inséparable du féminisme. Je ne sais pas bien s'il croyait à Dieu, mais je sais qu'il croyait à la femme. On l'a vu dans le passionisme de ses belles années, conduisant avec ses amis le chœur des filles du pays Latin. Il a aimé Mimi et Musette, mais c'est à peine s'il les reconnaissait au milieu des autres coureuses d'aventures : il prenait celle-ci, il prenait celle-là, sans bien se souvenir de les avoir aimées un jour. Je prononce le verbe aimer, au risque d'indigner les amoureux séculaires comme Pétrarque, qui n'ont jamais varié la musique de leur cœur.

Murger chantait tous les airs connus ; il ne courait pas les innocentes, mais il était le monsieur qui suit les femmes et qui leur prend le bras comme premier mot de la con-

versation. Privat d'Anglemont, Champfleury, Barbara et Armand Barthet, et ses autres camarades, qui faisaient aussi un impromptu de l'amour, s'émerveillaient de le voir si familier avec les chercheuses d'imprévu. Il les prenait partout, au café comme à la promenade, sans s'inquiéter s'il ne pâturait pas sur le bien d'autrui ; non pas qu'il jouât au donjuanisme, mais il voulait cueillir l'heure. Il était maître de ses actions, de ses fantaisies, de ses risque-tout.

II

Un soir, il entre au café Voltaire. A première vue, il est ravi par une luxuriante créature née pour mordre à beaucoup de pommes de la science. Il ne l'avait jamais vue ; il va droit à elle quoiqu'elle fût entourée de quelques étudiants bon pied, bon œil.

— Mademoiselle, lui dit-il, tout souriant et tout admiratif, il y a bien longtemps que je vous cherche.

— Pourquoi donc, monsieur ?

— Parce que vous êtes belle, de la beauté que j'aime : cheveux noirs crespelés, yeux bleus grands comme des fenêtres sur le ciel, profil italien, seins surabondants, hanches opulentes.

— Chut ! monsieur, je ne me suis jamais fait peindre qu'en buste.

— Oh ! la, la, dit un des écouteurs aux portes, tu as posé pour la *Phryné*, de Pradier.

— Parce que c'était Pradier, et parce que le nu du marbre n'est pas nu.

— Comment, dit Murger, de l'esthétique par-dessus le marché ! Mademoiselle, tu es un ange, l'ange de l'amour... Je voudrais bien faire ton bonheur.

— Eh bien !... donne-moi cinq louis !

— Comme tu y vas ! Je te donnerai toute ma fortune si tu veux être ma femme pendant

vingt-quatre heures. Il est près de minuit ; demain, à pareille heure, je te rendrai à tes travaux ; mais si, pendant ces vingt-quatre heures, tu me trompes, même par la pensée, je ne te donnerai rien du tout. Comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle Zozo la nuit et Hortensia le jour.

— Eh bien, Zozo, nous allons prendre un joli fiacre ; bonsoir, la compagnie.

On avait versé deux verres de fine champagne à ces rapides amoureux. Zozo acheva de boire son verre.

— Tiens, dit-elle en prenant celui de Murger qui était plein, bois dans mon verre, je vais boire dans le tien ; ce qui prouve que je t'adore déjà.

Et tout aussitôt Murger entraîna la demoiselle. Où allèrent-ils ? Je ne le sais pas et puis cela ne nous regarde pas ; mais il paraît que la nuit se passa bien, puisque le lendemain, à peine le soleil avait-il flamboyé à leur fenêtre,

qu'ils prenaient le train de Meudon pour aller reverdir dans les bois et déjeuner au célèbre cabaret de la Ramée.

Tous les deux nageaient dans la joie ; la nature est si bonne mère pour les amoureux ! Elle leur donne des canapés de mousse, des paravents de feuilles vertes, la guitare harmonieuse du merle, les chansons de la fauvette à tête noire, les parfums enivrants et vivifiants des lilas sauvages, des chèvrefeuilles et des violettes, des fraisiers et des framboisiers.

S'ils déjeunèrent gaiement et amoureuxment, n'en doutez pas. Murger eût passé là toute sa journée, mais les femmes brûlent tout ce qu'elles touchent. Au bout d'une heure, Hortensia dit qu'elle voulait dîner à Saint-Germain, au *Pavillon de Henri IV*, ou à Versailles, aux *Réservoirs*, qui étaient déjà si renommés. Elle connaissait, sinon tout ce qui est beau, mais tout ce qui est bon. Ah ! celle-là ne faisait pas de la vie un Carême, — il lui fallait la fête perpétuelle.

On décida qu'on irait dîner à Versailles. Murger, non sans un peu de mélancolie, songea à la fortune promise à Hortensia. Il se dit qu'il ne serait pas bien fier lorsqu'ils reviendraient, à l'heure de l'échéance, de Versailles à Paris. Mais à la guerre comme à la guerre, à l'amour comme à l'amour. S'il avait promis sa fortune au bout des vingt-quatre heures, on sait que Zozo avait promis d'être impeccable pendant vingt-quatre heures, non seulement de fait, mais de pensée. Elle devait se contenter de Murger, de son humour, de sa gaieté.

III

Arrivés à Versailles, on se promena dans le parc, on salua d'un sourire l'if des La Vallière et l'if des Montespan. Après quoi, on alla jusqu'à l'île d'Amour, mais sans s'y arrêter ; on

revint bientôt au château pour parcourir les musées, cette page d'histoire toujours curieuse pour ceux qui savent tout, comme pour ceux qui ne savent rien.

Voilà que tout à coup, dans la galerie de portraits des dix-septième et dix-huitième siècles, on rencontra trois comédiennes du Théâtre-Français, lesquelles étaient venues pour étudier les costumes, les airs de tête et les coiffures des marquises d'il y a cent ans ; c'est que ces trois comédiennes qui étaient, je crois bien, mesdemoiselles Fix, Luther et Figeac, devaient jouer bientôt les *Demoiselles de Saint-Cyr* et *Mademoiselle de Belle-Isle*. Murger sauta au cou de l'une d'elles et serra la main des deux autres, ce dont Zozo fut choquée, d'autant plus que les trois actrices la regardaient du haut de leur génie.

— Je te défends de parler à ces dames, dit Hortensia qui montait, montait, montait dans sa jalousie.

En promettant vingt-quatre heures d'amour

idéal dans la passion, elle avait demandé la même fidélité héroïque à Murger. Les yeux foudroyants de Zozo n'empêchèrent pas Murger de débiter quelques mots spirituels à ces dames.

— Si tu continues, reprit Zozo, je te plante sous l'if de mademoiselle de La Vallière.

Murger fit pourtant entendre à sa maîtresse d'un jour, y compris la nuit, que c'était l'auteur dramatique qui parlait aux comédiennes. On allait fermer les portes du musée; elle voulut l'entraîner sans plus tarder à l'hôtel des *Réservoirs*, disant qu'elle mourait de faim.

— Eh bien! cria à Murger la comédienne qu'il avait embrassée à première rencontre, on ne se dit pas adieu?

Zozo voulut retenir Murger qui revenait sur ses pas; elle le tempéra en lui disant:

— Si tu les embrasses, je t'arrache ton dernier cheveu.

Murger avait trop peu de cheveux pour ne pas y tenir. Il salua de la main chacune des

comédiennes et revint donner son bras à Hortensia.

Ils entrèrent dans le grand salon de l'hôtel des *Réservoirs*.

Voilà qu'après une première coupe de vin généreux, Murger surprend la belle Hortensia lançant des œillades à un sportsman qui venait d'arriver pompeusement en mail-coach avec un de ses amis.

— Je te défends, dit Murger à Zozo, de regarder par là; j'exige même que tu fasses faire un demi tour à ta chaise — sinon je te prive de ma fortune.

Mais un homme n'a jamais raison d'une femme; Hortensia continua son jeu.

— Voyons, ma belle amie, tu es incorrigible; je connais la comédie que tu joues.

Zozo se mordit les lèvres, mais elle promit d'avoir le dernier mot: elle continua par des regards éloquents la conversation avec les sportsmen. Bien mieux, sous prétexte de copier un mot dans un journal, elle eut l'art

de glisser un billet de deux lignes dans la main du garçon, qui les servait, et qui connaissait bien ce jeu-là.

On dina, d'ailleurs, gaiement ; Murger ne prenait pas au sérieux les menaces d'Hortensia, se disant furieuse de l'avoir vu beaucoup plus gentil avec les trois grâces de la Comédie-Française qu'il ne l'était avec elle-même. Il ne pouvait s'empêcher de vanter l'esprit de ces trois dames, qui étaient alors dans tout leur éclat de beauté et de charme.

IV

La nuit était venue, on s'en alla prendre le train à la gare de l'Ouest. Nouvelle rencontre, nouvelle jalousie. Murger voulut monter dans le même wagon que les trois actrices, mais Zozo le poussa brusquement dans un compartiment où il n'y avait personne : silence des

deux amoureux. Zozo se promettait une jolie scène qu'elle jouerait dès que le train serait lancé, d'autant plus que c'était une batailleuse ; elle se tint parole, et après une bordée d'injures, elle continua, à coups de poing, bien sentis par Murger qui pourtant éclata de rire, pour désarmer sa jalousie, en lui disant : « Continue, continue, ça me fait du bien : n'est pas battu qui veut ! »

Elle fit semblant de pleurer ; était-elle devenue amoureuse de Murger, ou bien pensait-elle à sa fortune promise ?...

Un peu avant d'arriver à la gare Saint-Lazare, il prit ainsi la parole :

— Je t'ai promis ma fortune, la voilà.

Il présenta sa bourse à Zozo.

— Tiens, lui dit-il, c'est tout ce que j'ai au monde : j'avais quatre louis ce matin. Je ne garde pas même de quoi prendre l'omnibus ; nous avons voulu être impeccables dans notre amour d'une nuit et d'un jour, mais le cœur est ainsi fait qu'il ne se contente jamais de ce

qu'il a. Ainsi, j'ai bien vu que tu me trahissais avec ces bookmakers, qui ont gâté mon dîner. Moi-même, j'ai ressenti trop de joie à notre rencontre avec les comédiennes. C'est égal, nous n'avons pas perdu notre journée. Je te donne tout ce que j'ai, mais, te le dirai-je ? cela ne vaut pas le plaisir que j'ai eu d'être battu.

Hortensia prit sans façon les 17 francs et les 3 sous qui restaient à Murger : elle l'embrassa et disparut dans l'abîme des passions.

VIII

LES COMÉDIENNES — LE ROI-SOLEIL

I

En 1856, quand je quittai le Théâtre-Français — car, ainsi que l'a dit Jules Janin — ce n'est pas le Théâtre-Français qui me quitta — j'avais vu si souvent le jeu des comédiennes dans la coulisse, ou au dehors, que je pensai qu'il y avait là une comédie à faire.

N'était-il pas curieux de mettre en scène leurs passions, que traversaient souvent les passions qu'il leur fallait jouer : le rire dans les larmes, ou les larmes dans le rire ? Combien